

T



Gagner la guerre contre Daech? Peut-être.
Mais il faut se rendre compte que Daech
est plus qu'un Etat, c'est une culture.

© Anadolu Agency

OPINION

L'Arabie saoudite, un Daech qui a réussi

Tandis que l'obscur Daech coupe des têtes, son pendant clair, le royaume saoudien, entretient une culture sectaire qui essaime dans tout le monde arabe. Kamel Daoud prévient: on ne gagnera pas la guerre contre Daech tout en continuant de serrer la main à notre allié du Golfe

5 minutes de lecture

Kamel Daoud

Publié mardi 24 novembre 2015 à 15:01, modifié mercredi 25 novembre 2015 à 14:11.

Daech noir, Daech blanc. Le premier égorge, tue, lapide, coupe les mains, détruit le patrimoine de l'humanité, et déteste l'archéologie, la femme et l'étranger non-musulman. Le second est mieux habillé et plus propre, mais il fait la même chose. L'Etat islamique et l'Arabie saoudite. Dans sa lutte contre le terrorisme, l'Occident mène la guerre contre l'un tout en serrant la main de l'autre. Mécanisme du déni, et de son prix. On veut sauver la

fameuse alliance stratégique avec l'Arabie saoudite tout en oubliant que ce royaume repose sur une autre alliance, avec un clergé religieux qui produit, rend légitime, répand, prêche et défend le wahhabisme, islamisme ultra-puritan dont se nourrit Daesh.

Le wahhabisme, radicalisme messianique né au 18ème siècle, a l'idée de restaurer un califat fantasmé autour d'un désert, un livre sacré et deux lieux saints, la Mecque et Médine. C'est un puritanisme né dans le massacre et le sang, qui se traduit aujourd'hui par un lien surréaliste à la femme, une interdiction pour les non-musulmans d'entrer dans le territoire sacré, une loi religieuse rigoriste, et puis aussi un rapport maladif à l'image et à la représentation et donc l'art, ainsi que le corps, la nudité et la liberté. L'Arabie saoudite est un Daech qui a réussi. Le déni de l'Occident face à ce pays est frappant: on salue cette théocratie comme un allié et on fait mine de ne pas voir qu'elle est le principal mécène idéologique de la culture islamiste.

Lire aussi: «Inutile de vouloir réformer l'Islam»

Les nouvelles générations extrémistes du monde dit «arabe» ne sont pas nées djihadistes. Elles ont été biberonnées par la Fatwa Valley, espèce de Vatican islamiste avec une vaste industrie produisant théologiens, lois religieuses, livres et politiques éditoriales et médiatiques agressives. On pourrait contrecarrer: Mais l'Arabie saoudite n'est-elle pas elle-même une cible potentielle de Daech? Si, mais insister sur ce point serait négliger le poids des liens entre la famille régnante et le clergé religieux qui assure sa stabilité – et aussi, de plus en plus, sa précarité. Le piège est total pour cette famille royale fragilisée par des règles de succession accentuant le renouvellement et qui se raccroche donc

à une alliance ancestrale entre roi et prêcheur. Le clergé saoudien produit l'islamisme qui menace le pays mais qui assure aussi la légitimité du régime.

Il faut vivre dans le monde musulman pour comprendre l'immense pouvoir de transformation des chaînes TV religieuses sur la société par le biais de ses maillons faibles: les ménages, les femmes, les milieux ruraux. La culture islamiste est aujourd'hui généralisée dans beaucoup de pays – Algérie, Maroc, Tunisie, Libye, Egypte, Mali, Mauritanie. On y retrouve des milliers de journaux et des chaînes de télévision islamistes (comme Echourouk et Iqra), ainsi que des clergés qui imposent leur vision unique du monde, de la tradition et des vêtements à la fois dans l'espace public, sur les textes de lois et sur les rites d'une société qu'ils considèrent comme contaminée. Il faut lire certains journaux islamistes et leurs réactions aux attaques de Paris. On y parle de l'Occident comme site de «pays impies»; les attentats sont la conséquence d'attaques contre l'Islam; les musulmans et les arabes sont devenus les ennemis des laïcs et des juifs. On y joue sur l'affect de la question palestinienne, le viol de l'Irak et le souvenir du trauma colonial pour emballer les masses avec un discours messianique.

Lire également: «Dégageons du Moyen-Orient!»

Alors que ce discours impose son signifiant aux espaces sociaux, en haut, les pouvoirs politiques présentent leurs condoléances à la France et dénoncent un crime contre l'humanité. Une situation de schizophrénie totale, parallèle au déni de l'Occident face à l'Arabie saoudite. Ceci laisse sceptique sur les déclarations tonitruantes des démocraties occidentales quant à la nécessité de lutter contre le terrorisme. Cette soi-disant guerre est myope car elle s'attaque à l'effet plutôt qu'à la cause. Daech étant une culture avant d'être

une milice, comment empêcher les générations futures de basculer dans le djihadisme alors qu'on n'a pas épuisé l'effet de la Fatwa Valley, de ses clergés, de sa culture et de son immense industrie éditoriale? Guérir le mal serait donc simple? A peine. Le Daech blanc de l'Arabie Saoudite reste un allié de l'Occident dans le jeu des échiquiers au Moyen-Orient. On le préfère à l'Iran, ce Daech gris. Ceci est un piège, et il aboutit par le déni à un équilibre illusoire: On dénonce le djihadisme comme le mal du siècle mais on ne s'attarde pas sur ce qui l'a créé et le soutient. Cela permet de sauver la face, mais pas les vies.

Daesh a une mère: l'invasion de l'Irak. Mais il a aussi un père: l'Arabie saoudite et son industrie idéologique. Si l'intervention occidentale a donné des raisons aux désespérés dans le monde arabe, le royaume saoudien leur a donné croyances et convictions. Si on ne comprend pas cela, on perd la guerre même si on gagne des batailles. On tuera des djihadistes mais ils renaîtront dans de prochaines générations, et nourris des mêmes livres. Les attaques à Paris remettent sur le comptoir cette contradiction. Mais comme après le 11-Septembre, nous risquons de l'effacer des analyses et des consciences.

Kamel Daoud, chroniqueur au Quotidien d'Oran, est l'auteur de «Meursault, contre-enquête.»

Article publié d'abord dans le New York Times